

# Éducation des masses et analyse de groupe

**Karl Mannheim**

*Traduction française par David Faure et Catherine Petit du  
texte Mass education and group analysis paru en 1943  
dans Diagnosis of Our Time, Wartime Essays of a  
Sociologist (London: Kegan Paul, Trench, Trubner & co) et  
paru initialement en 1939 dans Educating for Democracy  
(édité par J.I. Cohen et R. M. W. Travers, Macmillan,  
Londres).*

## **L'approche sociologique de l'éducation**

La crise récente de la démocratie et du libéralisme devrait amener les pays qui jouissent encore de la liberté à prendre conscience de certaines des déficiences de leur système au regard des transformations du contexte mondial. Il ne sera possible de sauver la démocratie et la liberté qu'en analysant la manière dont les États totalitaires se sont peu à peu transformés, non pour imiter leurs méthodes, mais pour comprendre les causes des changements structurels qui ont fait de la dictature l'une des réponses possibles à la situation du monde moderne. Nous ne pouvons espérer trouver des solutions en accord avec nos idéaux démocratiques et libéraux que si nous savons pourquoi les sociétés démocratiques qui ont échoué à faire face à la nouvelle situation ont été amenées à accepter le système dictatorial.

Bien que les causes qui ont mené à leur faillite soient très complexes et imputables essentiellement aux déficiences de l'ordre économique et politique moderne, nul ne peut nier que l'absence de résistance mentale ait joué un très grand rôle dans cet effondrement. En effet, non seulement le système éducatif de ces pays n'était pas encore taillé pour l'éducation de masse, mais les processus psychologiques à l'œuvre hors de la sphère de l'école ont été laissés sans contrôle social réel, ce qui ne pouvait que conduire au chaos et à la désintégration.

Les grandes démocraties occidentales, qui n'ont pas encore été confrontées directement à la crise parce qu'elles jouissent d'une plus grande sécurité économique, ne devraient pas se laisser tromper par ce calme momentané. Les forces qui dans le monde entier transforment toute la structure de la société y sont aussi à l'œuvre, et nous devons nous demander ce qu'il en est de leur système éducatif. Les gouvernements des démocraties ne peuvent pas se vanter d'avoir découvert des formes de contrôle social satisfaisantes pour remplacer la culture communautaire qui est en train de disparaître ni d'avoir trouvé de nouvelles techniques psychologiques pour faire face aux besoins des sociétés de masse. Un effondrement psychologique général ne peut être évité que si nous sommes capables de comprendre rapidement la nature de la situation nouvelle et de redéfinir en conséquence les buts et les moyens de l'éducation démocratique.

Réformer les buts et les méthodes des démocraties libérales pour les adapter à une société nouvelle nécessite une approche sociologique de l'éducation. Je voudrais en préciser quelques implications :

1. L'éducation ne façonne pas l'être humain dans l'abstrait mais dans et pour une société donnée.
2. Le destinataire ultime de l'éducation n'est jamais l'individu, mais le groupe dont la taille, le but et la fonction peuvent varier et déterminent les principaux modèles d'action auxquels les individus appartenant à ces groupes auront à se conformer.
3. Les buts éducatifs de la société ne peuvent être bien compris tant qu'ils sont coupés des situations auxquelles chaque époque est appelée à faire face et de l'ordre social pour lequel ils ont été fixés.
4. Pour le sociologue, les codes et les normes ne sont pas des fins en soi, mais sont toujours l'expression d'une interaction permettant l'ajustement entre l'individu et le groupe. Le fait que les normes ne sont elles-mêmes pas absolues mais changent avec l'évolution de l'ordre social et permettent de résoudre les difficultés auxquelles la société est confrontée, ne peut être vu à partir de l'expérience de l'individu singulier [1]. Elles apparaissent à celui-ci comme des décrets absolus et intangibles et ne peuvent d'ailleurs pas fonctionner efficacement sans cette foi dans leur stabilité. Leur véritable nature et fonction pour la société en tant que forme d'adaptation collective n'apparaissent que si nous suivons leur histoire à travers de nombreuses générations, en les reliant en permanence à l'évolution du contexte social.
5. Ces buts éducatifs et leur contexte social sont transmis aux nouvelles générations avec les techniques éducatives existantes. Les techniques éducatives à leur tour n'évoluent pas de manière isolée mais toujours parallèlement à l'évolution générale des « techniques sociales ». Pour bien comprendre l'éducation, il faut donc la considérer

comme l'une des techniques permettant d'influencer le comportement humain et comme un moyen de contrôle social. Le changement le plus ténu dans ces techniques et moyens de contrôle se répercute sur l'éducation au sens strict à partir du moment où il est introduit dans les murs de l'école.

6. Plus nous regardons l'éducation du point de vue de notre expérience récente, c'est-à-dire comme étant seulement l'un des nombreux moyens d'influencer le comportement humain, plus il devient évident que même la technique éducative la plus efficace est condamnée à échouer si elle n'est pas reliée aux autres formes de contrôle social. Aucun système éducatif n'est capable de maintenir la stabilité émotionnelle et l'intégrité mentale des nouvelles générations s'il n'a pas un minimum de stratégie commune avec les institutions sociales extérieures à l'école.

Ce n'est qu'en coopérant avec celles-ci qu'il est possible, en particulier à notre époque, de contrecarrer les influences sociales qui désorganisent la vie communautaire. Et ce n'est qu'en s'attaquant de manière coordonnée aux effets désorganisateurs de la société de masse sur l'esprit de l'individu qu'on peut espérer endiguer les psychoses de masse telles qu'elles se sont développées sur le continent.

Il est probable que cette approche sociologique de l'éducation suscitera des résistances chez ces pédagogues de l'ère libérale pour qui le développement d'une personnalité indépendante semblait être le seul but vraiment honorable de l'éducation. Ils ont cru avoir sauvé l'autonomie de la personnalité en négligeant l'analyse du contexte social dans lequel l'être humain doit agir et survivre.

Aujourd'hui nous savons que le fait de rester aveugle à la dimension sociale est moins une vertu qu'une manière obsolète de considérer la réalité et qu'ignorer délibérément l'importance des paramètres liés à l'environnement ne sert ni la cause de la liberté ni l'idée de personnalité.

À l'époque victorienne, quand une élite restreinte contrôlait les affaires de la démocratie, une approche idéaliste de l'éducation sans rapport avec le contenu social ne causait pas de grands dommages. Les conditions sociales dans lesquelles grandissaient ces élites restreintes offraient suffisamment de possibilités d'individualisation. Rien dans l'entourage de cette minorité de privilégiés n'empêchait l'épanouissement d'une personnalité accomplie chez les individus dont les aptitudes innées leur permettaient d'exploiter au mieux ces possibilités. À l'époque, cette méconnaissance de l'importance des conditions sociales n'a pas non plus engendré de symptômes visibles de crise parmi les masses car, malgré la pénibilité de leur vie, la lenteur du développement social leur permettait de trouver encore une protection mentale dans leur vie communautaire et conférait une certaine efficacité aux méthodes traditionnelles d'encadrement des conduites humaines.

Mais ce refus de considérer le contexte social dans lequel la personnalité est formée ne peut rester impuni que si la démocratie est une démocratie de la minorité. La méthode de cloisonnement propre à la pensée libérale tendait à faire de chaque élément un absolu. Ainsi les buts et les techniques de l'éducation étaient regardés comme des entités bonnes ou mauvaises en elles-mêmes, indépendamment de tout contexte social quel qu'il soit.

Dès que les masses deviennent politiquement actives, de nouvelles formes d'éducation sont nécessaires et le choix comme la conservation des normes hautement individualisées de l'élite deviennent une question d'intérêt général. Il n'est plus possible à ce stade de confiner le problème de l'éducation à l'intérieur de l'école. L'éducation ne peut plus être considérée comme un échange entre deux individus, l'enseignant et l'élève ; elle ne peut plus être vue comme une relation privée et personnelle, mais doit être considérée comme appartenant au contexte plus large des processus sociaux.

Une autre tendance qui a montré ses limites consistait à considérer que la personnalité était éduquée pour la vie, « Vie » étant une généralité mal définie : un espace abstrait dans lequel tout irait toujours pour le mieux grâce à une mystérieuse harmonie. Aujourd'hui nous savons que cette abstraction qu'on nomme « la Vie » est dans une très large mesure la société avec ses situations et ses institutions soumises au changement.

Avec sa méconnaissance du contexte social, l'éducation libérale fonctionne plutôt bien dans les périodes de prospérité et de croissance généralisée où chaque personne pourvue d'une force de caractère suffisante a de bonnes chances de réussir dans la vie. Elle échoue en revanche quand cessent la croissance généralisée et la prospérité et que les différents groupes sociaux doivent se rabattre sur leurs propres ressources ; ou quand le chômage et l'absence de mobilité minent l'énergie d'individus isolés. Ignorer le point de vue sociologique n'abolit pas les problèmes sociaux mais conduit à un chaos total, marqué par l'influence grandissante de ceux qui essaient d'établir l'ordre social par décret dictatorial au lieu de se laisser guider par la science. La myopie sociologique des penseurs dogmatiques nous empêche de prendre conscience du fait que nous disposons déjà, dans le cadre démocratique et libéral, de méthodes qui, si elles étaient mises en œuvre de manière pertinente, pourraient nous aider à faire face à l'évolution de la situation. Mais pour affronter les conditions nouvelles de la société de masse sans faire le lit de la dictature ni laisser s'installer une conformité mécanique, la démocratie et le libéralisme doivent abandonner leur optimisme irresponsable et leur politique du laissez-faire pour chercher à comprendre les principes qui gouvernent les courants sociaux. Pour cela, nous ne devons pas céder à l'idée que la connaissance des conditions sociales qui organisent la société de masse équivaut nécessairement au nivellement de la personnalité. Il est généralement possible de diviser une

Grande Société en unités plus petites et, à l'intérieur de celles-ci, de favoriser des conditions propres à faire ressortir les différences individuelles entre les membres d'un groupe.

De la même manière, la répugnance de l'idéaliste de l'époque précédente à rattacher les normes à un contexte historique et social changeant est vouée à disparaître. Analyser les processus qui soutiennent ou détruisent la validité sociale de certaines normes éthiques n'est pas synonyme de relativisme, d'anarchie et de mépris des normes sociales en général, c'est au contraire une tentative pour mettre en œuvre la réflexion socratique. Celle-ci, dans sa forme originale, était le premier symptôme du changement démocratique dans une société où les esprits les meilleurs et les plus aiguisés essayaient de créer une science qui se donnait pour but d'analyser avec un esprit critique la disparition des anciens codes moraux et des explications mythologiques. Ils espéraient instituer des normes rationnelles qui conviendraient à une société urbaine et s'harmoniseraient avec les nouvelles habitudes de pensée dans un monde fondé sur l'artisanat et le commerce.

Ce système éthique était la manière rationnelle de rétablir des normes dans de petits groupes d'intellectuels au sein desquels la coutume tendait à disparaître. Quand aurons-nous le courage d'admettre que nos juges, nos ministres, nos savants, nos enseignants, nos travailleurs sociaux sont eux aussi confrontés en permanence aux conflits que l'individu affronte quand il s'ajuste aux changements de ses conditions de vie ? Actuellement, tant celui qui demande conseil que celui qui est censé en donner sont bien en peine de savoir à quelles normes et à quelles valeurs morales se raccrocher. Quand serons-nous disposés à admettre que, dans ce chaos où les données anciennes s'effacent et où les nouvelles exigences ne sont pas encore clairement instituées, nous avons cruellement besoin d'un débat méthodique sur les avantages et les inconvénients des différentes normes ? Quand comprendrons-nous que la seule manière d'empêcher des dictateurs de nous faire avaler de force de nouvelles croyances et un nouveau code moral est de créer parmi nous un espace de débat qui donnera l'impulsion de l'ajustement moral dans une période de transformation rapide ?

L'autorité d'un tel espace de débat n'émanerait, bien entendu, d'aucune espèce de pouvoir dictatorial, mais s'appuierait sur le prestige qu'il aurait acquis en étant piloté par nos meilleurs esprits et en étant fondé sur des contacts étroits avec la majorité qui aurait à mettre en pratique leurs théories.

Dans ce qui suit, j'aimerais attirer l'attention sur l'apparition de deux problèmes nouveaux et sur la lente émergence de certaines techniques psychologiques nouvelles qui, si on en poursuit le développement, promettent de contribuer au réajustement de l'individu et des groupes dans notre société. Auparavant, je souhaiterais suggérer une manière possible

d'aborder le problème du développement de nouveaux principes démocratiques et de leur réajustement pour tenir compte des changements de l'environnement social. L'insécurité qui caractérise la culture démocratique provient essentiellement de la perte du respect des principes éthiques dans leur ensemble. La raison principale de ce mépris grandissant est que, dans une société qui change, la plupart des normes séculaires qui étaient raisonnables dans le contexte antérieur se périment sans être abandonnées. Il est largement reconnu que les obligations morales qui ne peuvent plus être respectées parce qu'elles ne sont plus en phase avec la réalité font augmenter la délinquance et reculer le respect des lois en général. Le système démocratique n'a pas encore créé d'automatisme qui permettrait de retirer les règles obsolètes de nos codes moraux, tout comme les lois obsolètes sont retirées de la législation. Nous devons garder en mémoire que les codes moraux, comme les règles de droit, sont des dispositifs visant à modeler le comportement humain. Si nous avons pu jusqu'ici nous passer de contrôle institutionnel dans le champ moral, c'est essentiellement parce que les principes éthiques de la vie quotidienne ont été créés pour la plupart par tâtonnement et transmis par une tradition anonyme. Mais le tâtonnement ne marche qu'aussi longtemps que les conditions sociales favorisent une sélection inconsciente : c'est-à-dire pour autant que le changement adienne de manière si progressive que les normes inapplicables sont éliminées au cours du temps. Ce n'est pas ce qui se passe aujourd'hui. La transformation est certainement trop rapide pour autoriser une expérimentation et une sélection inconscientes. L'individu est perdu dans une société invisible et il est trop faible pour inventer de nouvelles normes pour son propre compte. Il en résulte un chaos moral dans lequel les principes religieux, les traditions familiales et l'éthique des relations de voisinage perdent du terrain sans être remplacés par d'autres principes.

Les sociétés dictatoriales recourent à la solution du court-circuit. Elles établissent tout simplement leurs codes dans l'esprit d'une *Gleichschaltung*<sup>1</sup> totalitaire. Elles comblent ainsi sans scrupules un vide alors qu'un réajustement démocratique aurait permis à l'expert et à l'homme de la rue d'élaborer ensemble les nouveaux principes. Mais pour en arriver là, il faudrait que toutes les institutions compétentes de nos sociétés démocratiques, comme les églises, les écoles et les services sociaux, examinent nos principes moraux de manière plus scientifique. Elles doivent réaliser que ces principes ne gagnent pas en respectabilité en prétendant être éternels et immuables. Le développement du travail social et des sciences sociales prouve que l'institution d'un code moral fait partie de la problématique de l'ajustement rationnel et que le travailleur social, par exemple, touche en permanence aux habitudes établies sans se poser réellement la question des normes.

1. En allemand, « mise au pas », terme utilisé par les nazis pour désigner la transformation de toutes les sphères de la société par la mise en œuvre de leur idéologie à partir de 1933. (Ndt)

La sociologie et la psychologie modernes ne font pas seulement des progrès dans la réforme des normes morales, mais découvrent aussi de nouvelles méthodes de réajustement des masses par l'analyse de groupe<sup>2</sup>. Nous touchons là un problème qui a déjà été mis en évidence avec la tragédie grecque où l'importance de la catharsis de groupe a été exposée pour la première fois. Bien que ces expériences soient restées jusque-là isolées et se trouvent au tout premier stade de leur développement (même leurs initiateurs ne connaissent généralement pas leur pleine portée), je prends le risque d'affirmer que nous tenons avec elles une véritable alternative à l'exploitation fasciste des émotions de groupe. Il faut nous débarrasser du préjugé selon lequel les interactions de groupe ne peuvent que créer des psychoses de masse, que les groupes et les masses ne peuvent pas être éclairés mais sont voués à être la proie des idéologies. La démocratie doit apprendre à utiliser les forces des interactions de groupe d'une manière positive et cathartique.

Ces deux approches de notre problème ne sont pas directement liées à l'éducation au sens strict. Il est clair cependant qu'elles la complètent à partir du moment où nous réalisons que toutes les méthodes d'ajustement rationnel (pour les individus comme pour les groupes) sont seulement différents outils mobilisables au service de la tâche commune de reconstruction des conduites humaines.

### Ajustement individuel et exigences du collectif

Selon l'approche moderne en sociologie et en psychologie, on ne peut accéder au sens véritable de l'activité humaine qu'en la définissant en termes d'ajustement. On parle d'ajustement lorsqu'un organisme cherche à accorder son attitude intérieure et son comportement aux nécessités de l'environnement [2]. La forme la plus simple de l'ajustement, à savoir l'ajustement par tâtonnement, serait par exemple le comportement d'un animal enfermé dans une cage qui cherche à s'en échapper en se précipitant sur les barreaux ou en cherchant partout une issue. Quand un enfant apprend la propreté en contrôlant les tensions de ses viscères, nous parlons d'un ajustement à l'exigence d'hygiène de son environnement social. De même, s'il apprend à ajuster ses tensions émotionnelles en s'efforçant de s'exprimer conformément aux habitudes de sa famille ou de son pays, il s'agit toujours d'ajustement, même si celui-ci se situe à un niveau plus élevé. Tout être vivant se trouve dans un état perpétuel d'ajustement. Nous avons cependant tendance à oublier que nos attitudes cherchent à s'ajuster constamment à notre environnement parce que dans des conditions normales et stables, nous recourons en général à des schémas traditionnels de comportement. Mais ces derniers, tout comme les *mores*<sup>3</sup> et les

2. Dans le texte, « *group analysis* », expression que reprendra S.H. Foulkes en référence à Mannheim. (Ndt)

3. En latin dans le texte, « *mœurs* ». (Ndt)

conventions, ne sont eux-mêmes que le résultat d'ajustements antérieurs effectués par les générations précédentes. Ils survivent principalement parce qu'ils constituent des réponses à des situations types qui sont toujours présentes dans notre société. Comme ce n'est que lorsque les situations changent que nous pouvons prendre conscience que notre comportement est fondé sur l'ajustement, je propose de prendre l'exemple d'un groupe confronté à une transformation rapide.

Ce qu'on peut lire à propos des groupes d'immigrants comme les paysans polonais en Amérique, dont les comportements sont magistralement décrits par Thomas et Znaniecki [3], ou sur le destin des réfugiés d'origine aristocratique à Paris après la révolution russe, nous permet d'observer certains processus et conflits types qui sont à l'œuvre en pareille situation. Dans les premiers temps de son séjour dans le pays étranger, le groupe d'immigrants tend à s'ajuster à la situation nouvelle en tant qu'unité fermée sur elle-même. Plus tard, certains de ses membres préféreront effectuer leur propre ajustement. Nous parlons d'ajustement collectif par opposition à l'ajustement individuel tant que le groupe conserve sa solidarité d'une manière ou d'une autre. Aussi longtemps qu'il y a ajustement collectif, les membres d'un groupe ne poursuivent pas leur intérêt personnel immédiat, mais agissent en tant que membres d'un corps social solidaire. C'est avant tout un sentiment de faiblesse et d'isolement vis-à-vis d'un environnement hostile qui amène l'individu à soumettre ses désirs personnels aux exigences du groupe. C'est pour cela qu'à ce stade, l'entraide et la coopération spontanée sont la règle et que chacun met ses aptitudes au service des intérêts du groupe. De plus, si un des membres du groupe était attaqué par des éléments extérieurs, tous les membres du groupe s'identifieraient à lui.

Cet esprit collectif disparaît quand, plus tard, les conditions changent et que certains membres du groupe se voient offrir des possibilités à titre personnel. Les plus jeunes en particulier – qui ont appris la nouvelle langue, ont bénéficié d'une formation adéquate et ont adapté leurs habitudes de pensée à la nouvelle mentalité – auront de meilleures possibilités que leurs aînés dans le choix d'une carrière.

Quand les possibilités objectives changent, les réactions subjectives changent aussi. C'est à ce stade que se manifeste la différence entre l'ajustement individuel et l'ajustement collectif. Alors que les jeunes membres s'en sortent par le biais de l'ajustement individuel, c'est-à-dire en utilisant les possibilités qui leur sont offertes sans se préoccuper des besoins du groupe, les plus âgés s'accrochent avec davantage d'obstination aux formes collectives d'ajustement. Moins leur situation offre d'espoir dans le nouvel environnement, plus ils s'attacheront à leur orthodoxie. Ils attribueront encore plus d'importance au moindre détail de leurs habitudes aristocratiques antérieures, ils cultiveront leur conscience de classe et leur conception anti-démocratique de manière encore plus dogmatique



qu'auparavant. Ils agissent ainsi parce qu'ils ressentent, même si c'est dans leur subconscient, que si la cohésion du groupe dont leur sort dépend doit survivre, il faut lui donner beaucoup plus d'importance qu'elle n'en avait dans leur pays d'origine. À partir de ce moment, leur orthodoxie ne sera plus seulement une attitude fondée sur l'habitude, mais exercera une pression psychologique sur les jeunes, pour tenter de subordonner à la cohésion du groupe la tendance à l'ajustement individuel propre à leur âge.

Il s'agit là d'un cas où la problématique « ajustement individuel et exigences du collectif » se traduit par un conflit spécifique. On trouve une des sources essentielles de la conflictualité humaine partout où l'ajustement individuel optimal ne coïncide plus avec les exigences collectives du groupe. Des conflits entre les intérêts immédiats de l'individu et ceux du groupe se produisent même dans les conditions stables d'une vie communautaire harmonieuse. Ainsi, même quand le groupe dont il est question vivait dans son pays d'origine et qu'aucun signe avant-coureur de révolution ne pointait à l'horizon, des tensions étaient malgré tout présentes dans les ajustements quotidiens. Mais il était toujours possible de convaincre l'individu qu'en renonçant à certains de ses avantages personnels immédiats il serait finalement gagnant car il profiterait du pouvoir accru qui en résulterait pour le groupe. Les choses n'en étaient pas encore arrivées au point où il n'était plus possible de trouver un compromis entre les intérêts de l'individu et ceux de la communauté.

Pour formuler le problème d'une manière plus générale : dans tous les cas où l'être humain doit opérer un ajustement, il s'agit du conflit plus ou moins violent entre les pulsions de l'individu en quête d'un maximum de satisfaction et de libre expression et les tabous et interdits par lesquels la société essaie de les réprimer.

Jessie Taft [4] décrit la manière dont Jack, un petit garçon, essaye de détruire différents objets dans son cabinet de consultation et de faire toutes sortes de choses interdites dans le but de trouver la « limite » que l'adulte pourrait fixer à ses activités. La nature de cette « limite » est un problème qui concerne le sociologue parce que les « il ne faut pas » que l'adulte fait subir à l'enfant ne sont pas simplement l'expression de ses opinions purement personnelles. Ces « il ne faut pas » et ces exigences collectives sont le plus souvent les normes de comportement en usage dans une société donnée et l'enfant apprend peu à peu, à partir de ces auto-ajustements, à trouver le bon compromis entre ses impulsions et les exigences collectives établies par la société.

Dans les dix ou vingt dernières années – qui ont été marquées par l'individualisme exacerbé de certains groupes – beaucoup ont pensé que le réajustement fondé sur la sociologie et la psychologie nous permettrait de vivre sans recourir à la répression. Ils commencent maintenant à

comprendre qu'il est impossible de s'en passer et qu'il est inévitable d'imposer un certain nombre d'interdits. La question pour nous n'est dès lors pas tant de savoir si nous pouvons nous passer de conventions et de répression, mais si nous pouvons établir des distinctions claires entre les tabous – qui ne sont rien d'autre qu'un fardeau mental – et les principes raisonnables sans lesquels une société ne peut survivre. Ainsi, nous serons en mesure de définir les principes régissant les institutions dans une société qui réussit et dans une société qui échoue.

Je vois trois critères principaux qui permettent d'établir une distinction entre les sociétés qui réussissent et celles qui échouent :

- a) Une société qui réussit recourra le moins possible aux interdits et à la répression.
- b) Elle fera la distinction entre les interdictions qui respectent l'individu et celles qui lui sont nocives.
- c) Par ses institutions elle aidera les individus à réaliser leur ajustement de la meilleure manière possible et viendra au secours de ceux qui ont échoué dans leur réajustement.

Ainsi notre première préoccupation sera de mieux connaître la nature de ces normes et de ces exigences collectives, leur origine sociale et psychologique, leur fonction pour les sociétés passées ou actuelles. Nous devons avant tout comprendre que ces normes et ces exigences ne sont pas de nature homogène et qu'il vaudra mieux les traiter sous des rubriques différentes en fonction de leur contribution au réajustement des groupes et des individus.

J'évoquerai d'abord les conventions rationnelles et les tabous qui ont une fonction définie pour un ordre social donné. J'aborderai ensuite les normes qui génèrent un problème d'ajustement psychologique parce qu'elles proviennent de conflits entre les institutions. Puis j'évoquerai les normes qui ont rempli une fonction à un moment donné, mais qui sont désormais irrationnelles parce qu'elles ont perdu leur signification sociale. Nous en viendrons en quatrième lieu à ces normes qui, bien qu'irrationnelles en elles-mêmes, ont été amenées, par le jeu d'un processus social, à assumer une fonction réelle dans la société contemporaine. Enfin, nous devons nous pencher sur les conventions obsolètes qui n'ont pas de réelle fonction et qui, de ce fait, ne sont qu'un poids psychologique.

1) Concernant la première catégorie, j'entends par normes fonctionnelles celles qui ont une fonction définie à remplir sans laquelle aucune société, et la nôtre en particulier, ne peut survivre. Ainsi, même en admettant qu'une certaine agressivité soit inhérente à l'être humain, il serait impossible d'autoriser l'homicide. Le seul remède qu'une société peut proposer est alors de trouver un autre exutoire ou une forme de sublimation pour cette pulsion. De même, les habitudes telles que la ponctualité, la discipline, la

persévérance, l'application, doivent être inculquées à l'individu pour rendre la coopération possible dans notre société.

2) Il en va différemment quand nous en venons aux normes qui, bien qu'elles aient une fonction, sont en conflit avec d'autres normes du fait du manque de coordination au sein de nos institutions. Si la famille nous enseigne une éthique de bon voisinage selon laquelle l'entraide relève de l'évidence, alors que les lois du marché nous obligent à apprendre à faire prévaloir notre intérêt, il résultera de ces exigences contradictoires une forme de névrose.

Ainsi Karen Horney [5] a raison quand elle affirme, dans un livre très intéressant, que ces types de névroses sont le produit d'une société où domine la concurrence. Tant qu'il n'y aura pas de coordination satisfaisante entre les institutions, ces conflits ne pourront être résolus par l'individu lui-même. Toutefois, même dans cette situation, l'individu pourra trouver un compromis acceptable entre ces tendances conflictuelles si, grâce à une analyse sociologique, il réalise que la source du conflit ne réside pas en lui et que seul un effort collectif pour coordonner nos institutions antagoniques peut apporter une amélioration.

3) La situation peut se révéler encore plus compliquée si le conflit qui préoccupe l'individu est imputable au fait que les normes qui lui servent de référence n'ont plus de véritable fonction dans la société actuelle, même si elles avaient tout leur sens par le passé. La raison de la survie de ces normes obsolètes tient au fait que l'être humain réalise la plupart de ses ajustements non par des réactions spontanées, mais en utilisant des schémas culturels de comportement et des normes sociales établies par la tradition. Ainsi, les impératifs auxquels il obéit peuvent appartenir à une période antérieure, alors que les problèmes auxquels il doit faire face ont une origine récente.

Freud a montré que ces exigences obsolètes peuvent s'expliquer à partir de la formation de notre Idéal du Moi. Les éléments les plus importants de l'Idéal du Moi se forment dans la petite enfance et reflètent donc souvent les exigences des parents. Mais le mécanisme qui nous a fait adopter ces exigences transmises par nos parents est le même que celui par lequel ces derniers ont pu les recevoir de leurs propres parents. Elles ne sont donc pour la plupart que le reflet d'un âge révolu. C'est la raison pour laquelle le socle fondamental d'impératifs qui contrôle notre vie est très souvent en retard par rapport à la réalité concrète à laquelle nous devons nous ajuster.

Il est par conséquent évident que, dans certains cas, un Idéal du Moi trop rigide peut devenir un obstacle à notre ajustement à la réalité, comme M. W. Wulff l'a montré par des exemples intéressants [6]. Dans le cas de notre émigrant, par exemple, les traditions aristocratiques avaient antérieurement un sens fonctionnel dans une société qui était fondée sur la distinction des

rangs. Mais les mêmes exigences perdent leur sens et deviennent intolérables pour une personne qui doit faire carrière dans une société démocratique. L'analyse sociologique rationnelle peut alors être un sérieux atout pour l'individu car elle explique ses difficultés d'ajustement et lui permet de se défaire de normes qui ont perdu leur sens.

4) Nous sommes confrontés à une difficulté particulière dans les cas où une analyse superficielle prouverait que certaines règles sont complètement irrationnelles et dépourvues de sens alors qu'une analyse plus subtile pourrait mettre en évidence leur importance fonctionnelle. Nombre des habitudes des vieux aristocrates – le fait qu'ils s'accrochent à toutes sortes de distinctions et qu'ils attribuent aux rangs et aux titres encore plus d'importance que dans leur pays d'origine – peuvent paraître complètement dénuées de sens à un membre de la jeune génération qui, lui, s'ajuste à une société démocratique offrant une plus grande égalité pour tous. S'il considérait ces conventions du point de vue de l'ancienne génération, il comprendrait qu'elles ne sont nullement dénuées de sens. Les anciennes conventions ont acquis une nouvelle fonction dans le nouvel environnement : elles sont devenues un mécanisme de défense qui contribue à maintenir à leur insu une cohésion entre ceux qui sont incapables d'ajustement individuel.

Ainsi, des attitudes qui paraissent irrationnelles peuvent avoir une signification fonctionnelle secondaire quand elles sont considérées du point de vue d'un groupe particulier. Là encore, l'analyse sociologique aide à trouver la bonne attitude vis-à-vis de ces conventions. Ceux qui ne souhaitent plus partager le destin du groupe traditionnel les abandonneront délibérément, tandis que ceux qui tiennent à sa survie saisiront le sens de leur fonction malgré les transformations du contexte.

5) Pour finir, j'en viens aux normes qui sont complètement irrationnelles et qui sont juste un poids dans la vie d'une communauté moderne. Beaucoup de survivances dans notre société sont certainement nées de l'impuissance des organisations sociales antérieures. L'élimination de ces règles irrationnelles et dépourvues de sens ne devient légitime que si nous pouvons expliquer le mécanisme qui les produit. Je pense ici à certains tabous dont on explique l'existence, par exemple, par les fantaisies d'une forte personnalité ou par un comportement dû au hasard qui a été ensuite adopté par la majorité des gens. L'origine première des prescriptions alimentaires ou de la distinction entre pur et impur remonte probablement à des aversions personnelles qui se sont répandues par suggestion et imitation. À la génération suivante, cela a peut-être produit une répugnance conditionnée qui a été acquise dans la petite enfance. Ces habitudes fixées émotionnellement apparaissent alors à la personne qui ne connaît pas leur origine comme provenant d'une répulsion innée en l'homme. En règle générale, une certaine rationalisation s'établit à ce stade, une tentative pour

donner à l'attitude traditionnelle une justification religieuse ou morale. Si le groupe pense en termes de magie, il peut arriver à une théorie totémique du tabou. Si les habitudes de pensée ont atteint un niveau plus utilitaire, les interdictions peuvent être justifiées par leur intérêt sur le plan de l'hygiène. Il est évident cependant que ces justifications, bien que rationnelles en apparence, ne sont pas du tout valables en tant qu'explications des règles morales.

Je donne peut-être l'impression de ne reconnaître que les normes fonctionnelles et rationnelles sans tenir compte des besoins irrationnels de l'esprit humain ni du fait qu'ils ont leurs racines dans l'inconscient. Il n'en est rien. Il ne m'est cependant pas possible, dans l'espace imparti, d'entrer dans une discussion sur les éléments irrationnels qui sont totalement dépourvus de sens et ceux qui satisfont à des besoins inconscients [7]. Nous sommes sensibles aujourd'hui au fait que la civilisation fait peser un poids trop lourd sur l'esprit de l'individu et que la plupart de nos symptômes névrotiques sont le résultat d'inhibitions superflues. Il semble que certains tabous sexuels, certaines formes exacerbées d'ascétisme et d'autocensure ne soient pas tant dus à des besoins sociologiques ou psychologiques qu'au fait que la société a été jusqu'à présent un mécanisme beaucoup trop pesant, inefficace dans son fonctionnement, et parfaitement capable de broyer la psyché de l'individu. On peut aussi penser que la survivance de tabous trop stricts est due à la forme autoritaire de la société passée, dont le but était de produire un esprit servile. Il est possible qu'entretenir des sentiments de culpabilité et d'infériorité à une échelle très large serve à créer un citoyen servile et que les tabous imposés dans l'enfance à la curiosité sexuelle contribuent à empêcher le développement de toute curiosité intellectuelle.

Plus le fascisme revient à ces méthodes dépassées d'intimidation et plus il tend à exiger une soumission inconditionnelle, plus il devient urgent pour le psychologue et le sociologue des pays démocratiques d'étudier des méthodes susceptibles de remplacer ces formes brutales d'intégration sociale par des formes d'éducation plus humaines. Une société moderne bien gouvernée fondée sur des institutions saines peut fonctionner avec un code moral reposant sur moins de contrainte et de répression.

La prétention à réformer nos normes morales n'est pas si nouvelle qu'il y paraît. La Réforme et le mouvement puritain en particulier ont-ils été autre chose qu'une purge en profondeur des éléments magiques de la religion catholique romaine pour parvenir à une moralité plus rationnelle ? C'est dans la suite logique de cette tendance que nous plaidons aujourd'hui pour des exigences collectives qui soient « fonctionnelles plutôt que formelles,

compréhensibles plutôt qu'arbitraires, fondées sur l'adhésion plutôt que coercitives, et attrayantes plutôt que routinières » [8].

### **Le problème de l'Analyse de Groupe**

Pour finir, j'ajouterai quelques mots sur les différentes manières dont la société peut aider l'individu à effectuer ses ajustements. Au début, l'aide donnée aux pauvres était matérielle. L'assistance se limitait aux besoins manifestes mais secondaires. Il revient à la psychologie, et plus spécialement à la psychanalyse, d'avoir soulevé le problème des aspects subjectifs de l'ajustement. Cela dit, je ne considère pas l'aide purement individuelle fournie par la méthode psychanalytique comme la clé de l'ajustement social et psychologique. Je suis plutôt enclin à penser que nous sommes à la veille d'une époque où certaines formes d'ajustement collectif vont devenir aussi importantes que l'ajustement individuel. Vu sous cet angle, la psychanalyse, qui met l'accent sur la relation thérapeutique entre l'individu singulier et l'analyste, paraît n'être que l'une des nombreuses possibilités de traitement psychologique. L'inconvénient de cette approche purement individuelle est que le patient est coupé de son milieu social et pris en charge dans un cabinet de consultation qui ne fait pas partie de son environnement normal. L'analyste doit s'appuyer principalement sur ce qui ressort de l'introspection et la forme d'ajustement qui en résulte ne fait pas partie intégrante de la vie quotidienne du patient. De plus, l'approche psychanalytique ne tient pas suffisamment compte du contexte social et culturel qui est très souvent responsable en dernière instance des symptômes névrotiques.

Cette approche purement individualiste est d'ailleurs un symptôme de l'époque libérale et partage avec elle ses avantages et sa partialité. Comme nous l'avons vu, la méthode libérale pour traiter les problèmes de l'homme et de la société a toujours été d'arracher l'individu à son cadre social. C'est pourquoi en prenant en considération les causes et le traitement des perturbations de l'ajustement psychologique, en particulier des névroses, cette méthode a préféré ignorer l'influence des forces sociales au sens large. Bien que nous ayons conscience des limites de la psychanalyse, nous n'y sommes pas pour autant opposés. Au contraire, la relation thérapeutique entre deux individus nous paraît souvent irremplaçable, mais nous insistons sur le fait que le réajustement psychanalytique ne couvre pas l'ensemble du champ. Conjointement à celle-ci, d'autres formes d'ajustement sont sur le point d'être expérimentées, que j'ai appelées socio-analyse ou analyse de groupe. La socio-analyse rattache le cas individuel non seulement à la constellation familiale, mais à l'ensemble des institutions sociales. En même temps, elle fait un usage plus conscient des interactions de groupe. Cette

approche pourra conduire peu à peu à la prise en compte des environnements immédiat et plus éloigné, et prêtera une attention égale à leurs composantes culturelles et matérielles. Comme de tels courants n'apparaissent jamais de manière isolée mais toujours simultanément, je voudrais attirer l'attention sur certaines de ces tentatives, qui en sont actuellement encore au stade expérimental. Peut-être n'est-il pas trop présomptueux de prédire que notre société, qui s'appuiera de plus en plus sur les recommandations scientifiques, les utilisera un jour.

1) La première de ces expériences de réajustement collectif n'est qu'une modification de la technique psychanalytique, appliquée dans certains cas à des petits groupes. Ces expériences ont d'abord été conduites dans les services d'un asile psychiatrique où il fallait trouver une technique permettant de traiter un grand nombre de patients avec un personnel relativement peu nombreux. Plutôt que d'analyser les patients individuellement, on a essayé de transposer la situation d'analyse dans des petits groupes. L'analyste a commencé par un débat sur différents cas de perturbations dans l'ajustement psychologique et plus il travaillait dans ce sens, plus il devenait évident que ce débat avait un effet libérateur. Rappelons-nous simplement, pour en saisir tout le potentiel, l'ardeur avec laquelle les patients discutent de leurs problèmes dans les petits groupes. D'après ces expériences, il appartient principalement à l'analyste de faire un bon usage de la tension émotionnelle du groupe et de l'orienter vers des voies thérapeutiques. Une autre raison pour laquelle le débat de groupe a eu un effet libérateur est qu'il a permis à certains patients d'établir un contact avec l'analyste qui a peu à peu évolué en une sorte de transfert. Il y a quelques années, Louis Wender [9] a présenté devant la Société Neurologique de New York une communication décrivant ces expériences en détail et il a fait observer, entre autres choses, que la résistance des patients est parfois plus faible que dans les analyses individuelles. La raison semble en être que, dans ces cas, les symptômes névrotiques et les différentes formes de perturbation dans l'ajustement sont décrites sans référence à des personnes particulières. Le patient apprend ainsi à reconnaître chez les autres ses propres symptômes et ce n'est que plus tard qu'il fait le lien entre ces symptômes et lui-même.

Il n'y aurait rien de pire que de considérer cette expérience comme un substitut de la psychanalyse ou de la juger d'après des critères psychanalytiques. Il s'agit de quelque chose de complètement différent et il ne faut pas tant y voir un traitement radical pour les cas difficiles qu'une tentative de mettre en mouvement un mécanisme en lui donnant une impulsion initiale. On ne trouvera la bonne approche pour cette expérience et celles qui vont suivre que si l'on prend conscience de l'immense variété des techniques encore inexplorées qui essaient d'utiliser l'influence du groupe dans ses aspects positifs. Il est intéressant de mentionner à ce sujet

les travaux de Thrasher [10] sur le comportement des gangs. Selon lui, il est impossible de changer le comportement d'un jeune garçon membre d'un gang par la pédagogie et la réprobation, c'est-à-dire par une approche individuelle. Il est cependant possible d'obtenir un certain succès dans son réajustement en le prenant en tant que membre de son gang et en donnant à celui-ci une tâche nouvelle et socialement utile. Le jeune pourra alors changer, non pas en tant qu'individu, mais en tant que membre de ce gang et les forces inexploitées des interactions de groupe pourront ainsi se muer en un puissant moyen de rééducation.

2) La méthode de Aichhorn [11] constitue une autre forme de réajustement de groupe. Dans son travail d'accompagnement auprès d'enfants, il essaye, avant de rencontrer l'enfant lui-même, d'entrer en contact avec les parents pour détecter, en observant leur comportement, les sources possibles des symptômes névrotiques de l'enfant. Dans la même perspective, le traitement et l'accompagnement qu'il dispense ne sont pas tant focalisés sur l'individu que sur la constellation névrotique familiale, et il essaye de faire porter la force du transfert sur les parents autant que sur l'enfant. Aichhorn ne prétend pas, bien évidemment, que sa méthode remplacera l'analyse individuelle qui doit être utilisée au besoin, mais il estime que dans un très grand nombre de cas le réajustement de la constellation émotionnelle familiale est la bonne méthode. Cela conduit forcément à exercer un contrôle sur l'environnement qui, dans sa définition de « milieu », ne se limite pas aux faits matériels, mais englobe également le cadre affectif et intellectuel.

3) Une fois qu'on a réalisé que les névrosés pouvaient être aidés dans leur réajustement par le contrôle des tensions qui apparaissent dans leur environnement, on doit admettre que l'environnement immédiat – famille, voisinage ou contexte professionnel – n'est pas seul responsable de la pression psychologique. Le climat psychologique d'une société donnée, prise globalement, peut être la source de tensions insupportables chez l'individu. Je dois ici attirer l'attention du lecteur sur cette nouvelle branche du savoir qu'on appelle l'analyse des idéologies. Par idéologie, nous entendons les interprétations de situations qui ne sont pas issues d'expériences concrètes, mais sont une sorte de connaissance déformée, qui servent à dissimuler la situation réelle et exercent une pression sur l'individu. L'existence de ces idéologies a d'abord été identifiée dans la sphère politique [12]. Si l'on discute avec des communistes, des fascistes ou même des démocrates fanatiques, on a soudain le sentiment que leur attitude n'est pas fondée sur l'expérience, mais relève de ce qu'il faut bien qualifier de pensée obsessionnelle.

Mais les idéologies existent aussi en dehors de la politique. Comme l'a montré Schilder [13], il n'y a pratiquement aucune sphère de la vie qui ne soit pas étouffée sous des idéologies. Par exemple prenez ce qui touche à



l'amour, au sexe, à la masculinité ou à la féminité, ou les questions de promotion et de réussite sociale [14], ou encore nos attitudes traditionnelles vis-à-vis de l'argent. Soit ces questions ne doivent pas être discutées en public, soit, au cas où elles le seraient, elles sont affublées de préjugés conventionnels. Nous savons que toute question exclue du débat public devient la source de symptômes névrotiques ou d'un retard de développement.

Étant donné que la plupart de ces idéologies ne sont pas inventées par l'individu mais lui sont inculquées par la communauté et qu'elles sont profondément enracinées dans l'inconscient, il est très difficile de s'en débarrasser. On a pu constater que de puissants mécanismes de défense sont à l'œuvre ; ils sont d'autant plus dangereux que ces formes de peurs, de culpabilité ou de haine collectives ne font pas qu'empêcher l'entente entre les groupes, elles sont aussi à l'origine de symptômes névrotiques chez l'individu. Il devient de plus en plus évident à la plupart d'entre nous qu'il n'est pas possible de faire disparaître ces symptômes uniquement par le traitement individuel ou par le reconditionnement de petits groupes tels que la famille ou le quartier. Si une offensive à grande échelle n'est pas menée contre les mécanismes de défense par l'éducation, la propagande ou le travail social, le climat mental délétère de la nation tout entière sera toujours plus fort que l'individu ou le groupe même s'ils ont opéré leur réajustement. Tant que cela ne sera pas fait, les formes obsessionnelles d'idéologies répandues dans la sphère publique feront obstacle à l'éducation et viendront contrecarrer les efforts menés au niveau individuel. Une nouvelle forme d'enseignement sera généralement nécessaire. Il faudra détruire les mécanismes de défense avant qu'un quelconque travail de reconstruction soit possible. Pour cela il faut démonter les ressorts cachés des idéologies et montrer ensuite qu'ils sont liés à des mobiles inconscients ou à des intérêts implicites. Il faut attirer l'attention sur le fait que nous sommes tous soumis à certains de ces mécanismes et qu'ils constituent l'obstacle le plus important au traitement rationnel de nos problèmes. Ce n'est que lorsque l'individu est disposé à regarder en lui-même que l'on peut passer à une argumentation logique pour démontrer que ces idéologies sont inconsistantes ou qu'elles dissimulent sous des symboles creux précisément les problèmes que l'individu ne veut pas voir. Dans les séminaires ou dans les conférences, on a souvent l'impression que ce type d'analyse idéologique des faits psychologiques et sociaux, non seulement élargit les perspectives, mais transforme progressivement l'attitude des participants et produit une sorte de catharsis. Le psychiatre Schilder [15] a essayé récemment d'appliquer la méthode de l'analyse idéologique et l'a trouvée très utile aussi bien comme préparation à la cure psychanalytique que pour le réajustement de groupe. Encore une fois, il serait erroné de prétendre que cette méthode puisse se substituer à la psychanalyse. Elle remplit une fonction tout à fait

différente dans l'ajustement thérapeutique. Tout d'abord, elle fait un usage plus conscient qu'auparavant des forces de stimulation sociale qui permettent de faire progresser l'individu. Cette nouvelle forme d'analyse fait directement appel à l'ensemble du groupe, c'est-à-dire à un groupe de personnes placé dans une situation particulière, situation dans laquelle les mêmes forces de stimulation sociale, mal guidées, avaient produit des idéologies et des distorsions mentales.

Au demeurant, je ne pense pas qu'il existe une entité mystique connue sous le nom d'« esprit de groupe ». Mais il existe très certainement des maux qui ne peuvent se manifester et qui ne peuvent être traités que dans des configurations que nous appelons sociales, dans lesquelles des interactions de groupe sont à l'œuvre et dans lesquelles une offensive simultanée sur l'ensemble de ses membres facilite la levée des résistances. Je suis sûr que chacun d'entre nous a pu à un moment ou à un autre faire des expériences similaires de libération collective, que ce soit en assistant à des réunions bien conduites sur la réforme sexuelle ou par d'autres méthodes visant à éclairer un public. En tant que membre anonyme du public il nous était plus facile de nous débarrasser de certains préjugés pesant sur notre esprit que si nous avions eu à en débattre personnellement. De plus, il a été dit à juste titre que, dans ces situations, le sentiment d'isolement de l'individu cesse subitement quand il prend conscience qu'il n'est pas le seul à être secrètement tourmenté par des sentiments de culpabilité et qu'il les partage avec la majorité de ses semblables.

À la lumière de ces expériences, nous voyons tout à coup d'une manière bien différente toute l'évolution des siècles derniers. Tout le processus qui commence avec les XVIIe et XVIIIe siècles – et que l'on nomme l'époque des Lumières – n'est pas seulement un courant d'idées nouveau, mais une succession de tentatives d'analyse de groupe d'un genre nouveau. Nous ne saurions reprocher à ces pionniers de la première heure d'avoir essayé d'éliminer les obstacles psychologiques par la raison. J'insiste pour ma part sur le pouvoir curatif de la raison qui est même supérieur à celui de l'action collective. Je le fais d'autant plus consciemment qu'il semble être en vogue de croire que les événements récents survenus en Allemagne et ailleurs ont apporté la preuve que les masses ne sont capables que de comportements irrationnels et de contagions émotionnelles. Je ne conteste pas que les émotions de masse puissent être exploitées de cette manière, mais avant de me déclarer d'accord avec un tel mépris général pour les masses, je suggère que l'on procède à une analyse approfondie des cas, pris dans l'histoire ou dans la société contemporaine, où un traitement compétent de leurs problèmes a permis de les éclairer et a généré une catharsis collective. Nous voyons très souvent les masses se battre pour des valeurs de progrès et nous connaissons tous beaucoup d'exemples de leur aspiration à l'éducation et à la culture. Peut-être que le mal ne réside pas chez les gens eux-mêmes

mais dans le manque de bonne volonté au sein de l'élite qui aurait pu les aider ainsi que dans notre ignorance des techniques possibles d'intervention et de leurs différents effets sur les individus. Se concentrer exclusivement sur les individus conduit à négliger complètement la diversité des environnements dans lesquels les gens vivent. Tout comme un enfant se conduit différemment selon qu'il est dans sa famille, dans un espace de jeu ou dans une bande, on constate que les institutions, selon leur type, agissent de manière très différente sur le comportement et la manière de s'exprimer de l'individu.

4) Analyser de manière expérimentale comment utiliser au mieux les forces de l'interaction de masse ne suffit pas, il faut également prendre en compte une autre tendance qui se fait jour dans le développement de la pensée sociologique. Groupe et foule sont deux notions clairement distinctes, c'est une grave erreur de la part de certains psychologues, comme Le Bon et ses disciples, de jeter la suspicion sur tout grand rassemblement de personnes en le qualifiant de foule ou de masse. Cela correspond à l'attitude de l'élite d'hier dont les membres ont été amenés à cesser de croire dans la société moderne pour la seule raison que de nouveaux groupes revendiquaient l'accès à la civilisation. Le représentant le plus intéressant de cette attitude est Ortega y Gasset, dont l'ouvrage *La révolte des Masses* [16], bien que stimulant, souffre de la même limite. En identifiant les volumes croissants de population dans la société à une masse, ces penseurs empêchent d'établir une distinction scrupuleuse entre les possibilités variées qu'offrent les différentes formes d'intégration de groupe. Toute multitude n'est pas une masse ou une foule. Il est important de noter, à ce stade, que les groupes qui possèdent des fonctions définies et une organisation interne n'abaissent pas le niveau mental de leurs membres mais au contraire l'élèvent, alors que la désintégration de la personnalité correspond en général à des désintégrations survenues dans la société.

C'est pourquoi il faudra à l'avenir tenter de distinguer entre les innombrables formes de groupes qui existent et chercher à savoir exactement quels effets elles produisent sur l'esprit de leurs membres. Des expériences d'une grande qualité ont été réalisées aux États-Unis, en Russie et dans d'autres pays, qui montrent par exemple comment le fait de travailler en groupe a des effets sur la réussite de l'individu [17].

Dans ce contexte, on a même étudié la classe, à l'école, en tant que groupe social offrant des possibilités spécifiques [18], car il faut aussi prendre conscience de l'importance du travail : en suscitant la coopération, en répartissant risques et responsabilités, le travail est un facteur primordial du développement de la personnalité à l'intérieur du cadre social. La nouveauté de la *Arbeitsschule*<sup>4</sup> [19] réside dans son usage conscient du travail de groupe pour stimuler le développement de la personnalité. Par ailleurs, le travail ludique (*work-play*) et les jeux n'ont pas seulement une valeur

4. Le concept d'*Arbeitsschule*, « école du travail », est développé par le pédagogue allemand Georg Kerschensteiner (1854-1932). (Ndt)

éducative, ils ont aussi un pouvoir cathartique particulier. Il a été dit très justement [20] qu'ils ont un effet tout à fait comparable aux rêves parce qu'ils fournissent un exutoire aux pulsions réprimées et aux dissociations d'idées. Les jeux ont de plus l'avantage de présenter des degrés variables de coopération et d'individualisme. Ainsi, on a constaté que les jeux grecs étaient de manière prépondérante individualistes alors que les jeux anglais traditionnels étaient dès leur origine coopératifs et renforçaient l'esprit de communauté [21]. Est-il nécessaire d'ajouter que la conception fasciste des jeux prépare au modèle militariste ?

Les résultats des analyses théoriques comme des observations empiriques montrent donc que la transformation de masses inorganisées en groupes institutionnalisés aboutit d'abord à la création d'un « comportement institutionnel » chez l'individu [22]. Mais ce n'est que le premier pas. Les différentes fonctions que les groupes ont à remplir produisent de grandes divergences. Celles-ci se répercutent sur leur structure qui, à son tour, se reflète immédiatement dans les différents niveaux mentaux et les réactions des individus concernés [23]. Enfin, la différence entre masse et groupe se retrouve de manière analogue entre le leader d'une masse et le leader d'un groupe [24]. Le grand problème psychologique et sociologique à résoudre sera donc à l'avenir de savoir comment organiser des masses et des foules dépourvues de structure en groupes qui, selon leur forme, joueront chacun un rôle éducatif différent dans la formation de la personnalité.

Cela nous amène à examiner la tâche qui incombera à l'éducation et aux nouveaux services sociaux. Le travailleur social par exemple se trouve dans une position très favorable vis-à-vis de la personne auprès de laquelle il intervient. Il ne la rencontre pas seulement dans un bureau ou un cabinet de consultation, mais il a accès à toute la famille et a ainsi une vue d'ensemble de son cadre social.

Il est en outre un « agent de liaison » entre les situations concrètes auxquelles il faut faire face dans la société et la politique sociale. Il peut à la fois piloter le surmoi de l'individu et influencer l'orientation collective de l'opinion publique. En un mot, dans le processus de changement social, il peut coordonner l'ajustement individuel et les exigences collectives.

Comme nous l'avons vu, l'inconvénient de l'approche psychanalytique tient au fait qu'elle n'a accès qu'au seul individu. Elle est donc incapable de sortir du cercle vicieux suivant : d'un côté, les individus sont déterminés par la société et, de l'autre, la société est faite d'individus. Pour l'éducation et le travail social, la solution se trouve dans une offensive coordonnée auprès des individus et de la communauté.

Bien que ces tendances nouvelles et les techniques psychologiques que nous avons mentionnées dans cet article en soient encore à leurs débuts, elles vont très probablement évoluer et les nouvelles exigences collectives seront

progressivement maîtrisées grâce à une anticipation prudente et à l'expérimentation. De la même manière que des règles de droit rationnelles ont émergé des mœurs et du droit coutumier, les tabous qui règlent nos habitudes devront recevoir une validation scientifique.

En accumulant un grand nombre d'expériences concrètes, nous apprendrons empiriquement comment ces normes fonctionnent dans diverses situations et jusqu'à quel point l'ajustement individuel entre en conflit avec les exigences collectives existantes. Une bonne connaissance des obstacles à l'ajustement individuel et des exigences collectives fondées sur les besoins fonctionnels de la société dans son ensemble nous conduira progressivement à réviser nos codes moraux. L'éducateur et les représentants des nouveaux services sociaux ont le privilège de se trouver à la croisée des chemins et de pouvoir ainsi mieux comprendre à la fois le fonctionnement de la psyché individuelle et celui de la société. Eux, plus que d'autres, ont le pouvoir de relier la régénération de l'homme et la régénération de la société.

- [1] Cf. également mon article « *The sociology of Human Valuations : The psychological and Sociological Approach* » dans *Further Papers on the Social Sciences : Their Relations in Theory and in Teaching*, édité par J. E. Dugdale (London : Le Play House Press, 35 Gordon Square, 1935).
- [2] Je donne délibérément une définition élastique de l'ajustement, ce qui laisse du champ pour une analyse plus subtile de la signification de ce terme. Ajustement ne veut pas dire nécessairement un ajustement mécanique tel qu'une seule réponse soit possible pour un stimulus donné. C'est d'ailleurs l'inverse qui semble vrai. Tout ajustement réel d'un être humain aux conditions sociales est un « ajustement créatif » ou « l'organisme dans sa totalité » est relié à « l'environnement dans sa totalité ». L'ajustement créatif est pour cette raison une libération continue d'énergies nouvelles, un compromis permanent entre des conditions données et l'être humain, c'est une expérience progressive. Voir pour approfondir ce sujet : M. P. Follet, *Creative experience* (London & New-York, 1924).
- [3] W. I. Thomas & F. Znaniecky, *The Polish Peasant in Europe and America* (New York, 1927). Plus particulièrement pages 87 à 106.
- [4] Jessie Taft, *The Dynamics of Therapy in a Controlled Relationship*, ch. II. « Thirty one Contacts with a Seven-Year-Old Boy » (New York, 1933). Cf. également J. Dollard, *Criteria for The Life History* (publié pour l'*Institute of Human Relations* par Yale University Press, New Haven, 1935) ; voir particulièrement les pages 76 et suivantes.
- [5] Karen Horney, *The neurotic Personality of Our Time* (London, 1937).
- [6] M. W. Wulff « Widerstand des Ich-Ideals und Realitätsanpassung », in *Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, vol. 12, 1926.
- [7] La recherche sur les normes qui répondent aux besoins de l'esprit inconscient en est encore à ses balbutiements, si bien qu'il est impossible

d'établir des règles ou des corrélations, qu'elles soient positives ou négatives. Mais il importe de reconnaître l'existence des besoins de l'inconscient afin d'éviter l'attitude prétentieuse de celui qui se pense capable d'intervenir dans tout. Il y a certainement une position intermédiaire entre un traditionalisme aveugle, pour lequel tout ce qui est ancien est sacro-saint même si ses conséquences néfastes sont déjà évidentes, et une forme d'utilitarisme qui regarde la tâche du philosophe social comme une sorte d'ingénierie humaine fondée sur une conception très étreiquée de l'efficacité. A l'opposé, on trouve une forme de rationalité qui ne craint pas d'utiliser l'esprit mais l'associe au sens de l'évolution créatrice. Elle est en permanence consciente des forces et des impulsions qui sont passées inaperçues jusqu'ici et qui émergent seulement en lien avec la dynamique du changement. La discussion concernant ces normes qui répondent aux besoins inconscients est reprise plus loin : voir pages 131 et suiv., 134, 135-139, 142 (Ndt : les références renvoient dans le même volume au chapitre : « *Towards a New social Philosophy* » p. 100-165).

- [8] R. G. Foster, « Sociological Research in Adolescence », in *American Journal of Sociology*, 1936.
- [9] Louis Wender, « The Dynamics of Group Psycho-therapy and its Application », (communication à la société Neurologique de New York le 2 avril 1935), in *The Journal of Nervous and Mental Disease*, vol.84, July-December 1936.
- [10] F. M. Thrasher, *The Gang : A Study of 1313 Gangs in Chicago*, 2<sup>nd</sup> ed. (Chicago, 1936) ; J. A. Puffer, *The Boy and his Gang* (Boston, 1912).
- [11] A. Aichhorn, « Die Übertragung », in *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*, vol.10, 1936. Voir aussi son ouvrage *Wayward Youth* (New York, 1935, édition allemande, 1925) ; E. Heath, *The approach to the Parent* (New York, 1933) ; K. Moore, « A Specialized Method in the Treatment of Parents in a Child Guidance Clinic, » in *Psychoanalytic Review*, vol. 21.
- [12] On en trouvera plus sur le sujet dans mon ouvrage *Ideology and Utopia : an introduction to the sociology of knowledge*, 2<sup>nd</sup> ed. (London and New York, 1939). Cf. également A. W. Kornhauser, « Analysis of `Class` Structure of Contemporary American Society – Psychological Bases of Class Divisions », in G. W. Hartmann and T. Newcomb (éditeurs), *Industrial Conflict : A Psychological Interpretation* (New York, 1939).
- [13] Dans l'étude mentionnée ci-après.
- [14] Sur les idéologies concernant la réussite dans la vie, cf. aussi G. Ichheiser, *Die Kritik des Erfolges* (Leipzig, 1930).
- [15] P. Schilder, « The Analysis of Ideologies as a Psycho-Therapeutic Method especially in Group Treatment », in *American Journal of Psychiatry*, vol.93, n°3, Novembre 1936. Dans les caractéristiques des buts et méthodes de Wender et Schilder évoquées ci-dessus, j'ai suivi leur discussion et me suis concentré sur les points avec lesquels je me sentais en accord. Cela signifie que l'accent a été mis sur les mécanismes accessibles à l'approche psychanalytique. Par ailleurs, les idéologies et les utopies trouvent leurs racines dans les intérêts et les besoins des groupes qui sont étroitement reliés à la pression qu'ils subissent. Déloger ces idéologies ou utopies n'est ainsi pas seulement une question d'analyse psychologique, mais de

changement des conditions sociales et économiques. Cependant, le réajustement purement psychologique est tout aussi inefficace à lui seul que l'est le réajustement social et économique. Une récente analyse importante à ce sujet est celle d'E. Fromm, *The fear of Freedom*, The International Library of Sociology and Social Reconstruction (London, 1942).

- [16] J. Ortega y Gasset, *The Revolt of the Masses* (London, 1932) ; E. Lederer, *State of the Masses* (New York, 1940).
- [17] On trouvera un compte-rendu très complet de ces expériences et une bibliographie précieuse dans l'article de J.F. Dashiell, « Experimental Studies of the Influence of Social Situations on the Behaviour of Human Adults », in C. Murchison, *A Handbook of Social Psychology*, part. VI. (Worcester, Mass., 1935).
- [18] Cf. W. O. Döring, *Psychologie der Schulklasse : Eine empirische Untersuchung* (A. W. Zuckfeldt Verlag, 1927) ; A. Kruckenberg, « Die Schulklasse als Lebensform », in *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie und experimentelle Pädagogik*, vol. 25, 1924 ; A. Kruckenberg, *Die Schulklasse* (Leipzig, 1926) ; N. M. Campbell, *The Elementary School Teacher's Treatment of Classroom Problems* (Bureau of Publications, Teachers College, Columbia University, New York, 1935) ; E. Hanfmann, « Social Structure of a Group of Kindergarten Children », *American Journal of Orthopsychiatry*, 1935, 5, 407-410.
- [19] H. Gaudig, « Freie geistige Schularbeit in Theorie und Praxis », *Im Auftrag der Zentralstelle für Erziehung und Unterricht* (Berlin, 1922) ; O. Scheibner, « Der Arbeitsvorgang in technischer, psychologischer und pädagogischer Verfassung », dans le même volume. À propos du problème de la « thérapie occupationnelle » et de ses applications dans ce pays, cf. Government Publications, United Kingdom, *Memorandum on Occupational Therapy for Mental Patients* (1933). Cf. aussi A. Meyer, *Philosophy of Occupational Therapy*, vol. I. (1924).
- [20] Cf. M. Y. Reaney, *The Psychology of the Organized Group Game, with Special Reference to its Place in the Play-System and its Educational Value*. Thesis. London. The British Journal of Psychology Monograph Supplements, n°4, 1916. (bonne bibliographie) ; H. C. Lehman and P. A. Witty, *The Psychology of Play Activities* (New York, 1927) ; E. Liss, « Play Techniques in Child Analysis », in *American Journal of Orthopsychiatry*, vol 6, janvier 1936 ; S. H. Britt and S. Q. Janus, « Towards a Social Psychology of Play », *Journal of Social Psychology*, 1941.
- [21] Cf. Reaney, *op.cit.*
- [22] F. H. Allport, *Institutional Behaviour* (Chapel Hill, 1933).
- [23] Cf. F. C. Bartlett, « Group Organization and Social Behaviour », in *International Journal of Ethics*, vol. 35, 1924-25 ; R. E. Park, « Human Nature and Collective Behaviour », in *American Journal of Sociology*, vol. 32 ; G. L. Coyle, *Social Process in Organized Groups*, in Contemporary Society Series, ed. par MacIver (bonne bibliographie) ; C. R. Rogers, « The Intelligent Use of Clubs, Groups and Camps » dans son ouvrage *The Clinical Treatment of the Problem Child* (Boston, New York etc., 1939) (bonne bibliographie) ; E. B. South, « Some Psychological Aspects of Committee Work », in *Journal of Applied Psychology*, 1927, vol. II. 348-368, 437-464 ; H. L. Hollingworth, *The Psychology of the Audience* (New

- York, 1935) ; W. R. Smith, « Social Education in School through Group Activities », in *Publications of the American Sociology Society*, vol.13, 1918 ; S. R. Slavson, *Creative Group Education* (New York, 1937) ; W. H. Kilpatrick, *Group Education for a Democracy* (New York, 1941).
- [24] B. Bosch, « Massenführer, Gruppenführer », in *Zeitschrift für Pädagogische Psychologie*, vol. 30 (6), 1929 ; H. W. Busch, *Leadership of Group Work*, chap. V., « Types of Group-Leadership » (New York, 1934) ; E. De A. Partridge, *Leadership among Adolescent Boys* (New York, 1934).

**Traduction de David Faure et Catherine Petit**

Pour citer ce texte :  
Mannheim, K. (2019). Éducation des masses et analyse de groupe. *Cliopsy*, 22, 133-156.